FEUILLETON DE L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS, 13 NOVEMBRE 1860.

LES SABOTIERS DE LA FORÊT NOIRE.

III.

LA MARIÉE.

Pendant que la cordiale ramenait assez heureusement Fritz et son jeune frère au logis, leur mère, la veuve Wedel, méditait leur retour avec une fervente impatience.

Dans le pays, le bonheur d'une femme était plus court que sous la loi de la féodalité. Le chanvre était cachée comme un nid d'oiseau dans cette partie de la Forêt Noire qui appartient au Wurtemberg et dépendait du petit village de Nordstetten. Cette manière de notre, qui abritait la veuve et ses enfants, se composait de deux vastes pièces blanchies à la chaux.

Dans la première, quelques escabeaux brillaient autour d'une table de sapin, et une vieille draperie de serge verte suspendue le lit de bruyère ou dormaient ensemble Fritz et Christly.

La chambre du fond, la chambre de la mère, était garnie de quelques vieux meubles de famille, tous dépareillés, vermoulus et brunis par le temps. Un lit de chêne, une crédence, un bahut, une petite table ronde et un vaste fauteuil revêtu de cuir, tout cela, modestes assemblement. Là se trouvait aussi l'unique foyer de la cabane, et quelqu'il servit à préparer pour la famille les aliments de chaque jour, il n'en était pas moins encombré de vases et de boîtes, de mortiers de verre et de marbre, de plumes de cuivre et de bois.

Cette chambre offrait donc un aspect pharmaceutique et redoutable. De longs chapelets de racines et d'herbes sèches pendaient en guirlandes sur celles poutrelles du plafond; des couleurs s'amoncelaient dans des bocaux hermétiquement fermés, et d'énormes lézards empaillés semblaient grimper le long de la muraille. Un étranger qui, dans un cabaret, devait plutôt s'étendre à y trouver un alchimiste au nez et au bonnet pointus, à la robe de velours noir, monde des antiques et à la baguette magique, qu'une honnête ménagère wurtembourgeoise.

Antiquité devant l'âtre, la Marannelé, profitant de l'absence de ses enfants, achevait de composer un merveilleux breuvage dont seule peut-être, de tous les habitants de la forêt Noire, elle avait conservé la recette.

La veuve Wendel était une femme de cinquante ans environ, dont le costume ne ressemblait pas à celui des autres femmes du pays. Sa robe de serge brune, ample et longue, était serrée à la taille par une grosse ganse de laine, elle répondait tout autre à l'élégance; elle n'avait d'autre coiffure, même pendant l'hiver, que son abondante et rude chevelure noire, qui commençait à s'argenter vers les tempes, et qu'elle portait tordue en chignon. Son teint brun, ses sourcils fortement accusés, sa paupière bleuâtre, son nez décrit et brusque, son lèvre mince et pliante, tout dans les traits de cette femme avait comme une ressemblance malheureuse avec le type des femmes de Bohême.

Vêtue de l'ancien costume d'école de Nordstetten, plus lourdement que ne l'étaient les gens des campagnes à cette époque, elle partageait néanmoins un grand nombre de leurs superstitions; elle croyait sérieusement à l'*envoûtement* ou à l'*ensorcellement* des troupeaux, ainsi qu'à la *jettatrique* ou à la transformation des hommes en loups. Dans les nuits plus sombres, au clair de lune sinistre de minuit, n'avait-elle pas entendu les loups hurler sous mon en bondissant sur la neige, au moment où elle se réveillait haletante de sueur et terrifiée par un songe de mort? Elle ne mettait en doute ni l'existence des vampires qui viennent sucer pendant le sommeil le sang des enfants, ni celle des grimoires gothiques dans lesquels la terre et qu'on se rend favorables en leur jetant chaque soir une pinte de lait par et de miel vierges.

Elle ne doutait pas plus de la vertu attribuée à la baguette de coudrier que de la puissance du mot *abraxas*, qui, prononcé avec quelques cérémonies, évoque les âmes auxquelles on veut parler.

Visions, pâlitude, apparitions, enchantement, conjurations, tout dans l'existence de cette femme, pour cette imagination fécondée par les fantaisies qui rôdent que le peuple se transmet d'âge en âge, et dont on avait beaucoup en enfance; mais comme elle avait toujours eu en horreur Dieu, et que pour exercer cette puissance mystérieuse et fatale, il fallait se rendre nécessairement en rapport avec le démon, la Marannelé, tout en y croyant fermement, ne la pratiquait pas.

En revanche, elle composait avec une merveilleuse sagacité des onguents, des baumes et des breuvages qu'elle donnait à tous ceux qui souffraient autour d'elle, à ceux surtout que les médecins abandonnaient, soit parce que, dans leur ignorance, leurs lumières ne semblait sans remède, soit parce que, dans leur stupidité, ils prétendaient qu'il fut les poisons gai.

Or, comme elle avait mavé beaucoup de malades au chevet de qui elle avait souvent passé des nuits avec un zèle, rare dans ce pays, un dévouement sans bornes, et que le bien que l'on fait porte toujours avec lui sa récompense, la Marannelé pensait dans le pays pour être un peu sorcière.

Les honnêtes paysans qu'elle avait guéris ne pouvaient assez parler d'elle qu'en détournant timidement la tête; les plus rigoureux en signalant, c'était le plus grand nombre, et les enfans, en la voyant venir de loin, se hâtaient de rebrousser chemin, les yeux effarés, pour éviter sa rencontre.

D'autres gens de village faisaient bien mieux encore : ils venaient mystérieusement chez elle, nous ne tous où s'élaborait les breuvages qui devaient les sauver un jour, eux et leurs familles, et ils lui demandaient des philtres sous le sceau du secret,—les vieillards pour se faire aimer des jeunes filles, et les jeunes filles pour se faire exposer par un vieil enfermement âgé et assez pauvre d'argentique dépendant d'autant.

Loin de s'en irriter, la nuge Marannelé prenait tous ces pauvres fous en pitié et leur donnait d'excellents conseils dont aucun ne profitait, suivant l'usage.

Ces explications données, nous allons retrouver devant l'âtre la digne veuve, qui, venait enfin d'obtenir, au moyen d'une petite coupe de verre, le précipité qu'elle cherchait. Une addition de cerises sauvages distillées qu'elle y versa et qu'elle battit pendant trois minutes avec une spatule de bois, transformaient en résidu en une sorte de pâte presque liquide, et elle le renferma dans un petit vase de terre. Elle couvrit ensuite le vase d'un linge, le serra précieusement dans un crédence, et après avoir éteint le feu de son foyer, elle alla s'asseoir dans la première pièce, garnie de quelques bancs et de mâ'-à-fier en attendant ses enfans.

Mais dès que l'orage éclata, rejetant ses fuseaux, elle alla s'accoudier devant la fenêtre entr'ouverte, regardant les gouttes de pluie qui dévaient vers la terre et qu'on se rend favorables en leur jetant chaque soir une pinte de lait par et de miel vierges.

Elle ne doutait pas plus de la vertu attribuée à la baguette de coudrier que de la puissance du mot *abraxas*, qui, prononcé avec quelques cérémonies, évoque les âmes auxquelles on veut parler.

Visions, pâlitude, apparitions, enchantement, conjurations, tout dans l'existence de cette femme, pour cette imagination fécondée par les fantaisies que le peuple se transmet d'âge en âge, et dont on avait beaucoup en enfance; mais comme elle avait toujours eu en horreur Dieu, et que pour exercer cette puissance mystérieuse et fatale, il fallait se rendre nécessairement en rapport avec le démon, la Marannelé, tout en y croyant fermement, ne la pratiquait pas.

En revanche, elle composait avec une merveilleuse sagacité des onguents, des baumes et des breuvages qu'elle donnait à tous ceux qui souffraient autour d'elle, à ceux surtout que les médecins abandonnaient, soit parce que, dans leur ignorance, leurs lumières ne semblait sans remède, soit parce que, dans leur stupidité, ils prétendaient qu'il fut les poisons gai.

Or, comme elle avait mavé beaucoup de malades au chevet de qui elle avait souvent passé des nuits avec un zèle, rare dans ce pays, un dévouement sans bornes, et que le bien que l'on fait porte toujours avec lui sa récompense, la Marannelé pensait dans le pays pour être un peu sorcière.

Les honnêtes paysans qu'elle avait guéris ne pouvaient assez parler d'elle qu'en détournant timidement la tête; les plus rigoureux en signalant, c'était le plus grand nombre, et les enfans, en la voyant venir de loin, se hâtaient de rebrousser chemin, les yeux effarés, pour éviter sa rencontre.

D'autres gens de village faisaient bien mieux encore : ils venaient mystérieusement chez elle, nous ne tous où s'élaborait les breuvages qui devaient les sauver un jour, eux et leurs familles, et ils lui demandaient des philtres sous le sceau du secret,—les vieillards pour se faire aimer des jeunes filles, et les jeunes filles pour se faire exposer par un vieil enfermement âgé et assez pauvre d'argentique dépendant d'autant.

Loin de s'en irriter, la nuge Marannelé prenait tous ces pauvres fous en pitié et leur donnait d'excellents conseils dont aucun ne profitait, suivant l'usage.

Ces explications données, nous allons retrouver devant l'âtre la digne veuve, qui, venait enfin d'obtenir, au moyen d'une petite coupe de verre, le précipité qu'elle cherchait. Une addition de cerises sauvages distillées qu'elle y versa et qu'elle battit pendant trois minutes avec une spatule de bois, transformaient en résidu en une sorte de pâte presque liquide, et elle le renferma dans un petit vase de terre. Elle couvrit ensuite le vase d'un linge, le serra précieusement dans un crédence, et après avoir éteint le feu de son foyer, elle alla s'asseoir dans la première pièce, garnie de quelques bancs et